

Charles Baudelaire  
**Les Fleurs du Mal**  
**AU LECTEUR**

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,  
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !  
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;  
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,  
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange  
Le sein martyrisé d'une antique catin,  
Nous volons au passage un plaisir clandestin  
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,  
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,  
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,  
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins  
Le canevas banal de nos piteux destins,  
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,  
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,  
Les monstres glapissants, hurlants, grognants,  
rampants,  
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !  
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,  
Il ferait volontiers de la terre un débris  
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! — l'œil chargé d'un pleur involontaire,  
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon  
frère !

---

**XCVI**  
**LE JEU**

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,  
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal,  
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles  
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,  
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,  
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,  
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres  
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs  
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres  
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs ;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne  
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.  
Moi-même, dans un coin de l'antre taciturne,  
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant.

Enviant de ces gens la passion tenace.  
De ces vieilles putains la funèbre gaieté.  
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,  
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !

Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre homme  
Courant avec ferveur à l'abîme béant,  
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme  
La douleur à la mort et l'enfer au néant !

## XXXI LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,  
Dans mon cœur plaintif es entrée ;  
Toi qui, forte comme un troupeau  
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié  
Faire ton lit et ton domaine ;  
— Infâme à qui je suis lié  
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,  
Comme à la bouteille l'ivrogne,  
Comme aux vermines la charogne,  
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide  
De conquérir ma liberté,  
Et j'ai dit au poison perfide  
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive  
M'ont pris en dédain et m'ont dit :  
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève  
À ton esclavage maudit,

Imbécile ! — de son empire  
Si nos efforts te délivraient,  
Tes baisers ressusciteraient  
Le cadavre de ton vampire ! »

## XXXVII LE POSSÉDÉ

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,  
Ô Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre ;  
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre  
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,  
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,  
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,  
C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !  
Allume le désir dans les regards des rustres !  
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;  
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant  
Qui ne crie : *Ô mon cher Belzébuth, je t'adore*

## XXV

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,  
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.  
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,  
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.  
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiqués  
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques.  
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté.  
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !  
Salutaire instrument, buveur du sang du monde.  
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas  
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?  
La grandeur de ce mal où tu te crois savante  
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,  
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,  
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,  
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

Ô fangeuse grandeur ! sublime ignominie !

## XL

### SEMPER EADEM

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,  
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? »  
— Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,  
Vivre est un mal. C'est un secret de tous connu,

Une douleur très-simple et non mystérieuse,  
Et, comme votre joie, éclatante pour tous.  
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse !  
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous !

Taisez-vous, ignorante ! âme toujours ravie !  
Bouche au rire enfantin ! Plus encor que la Vie.  
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge,  
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,  
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

## LIV L'IRRÉPARABLE

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,  
Qui vit, s'agite et se tortille,  
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,  
Comme du chêne la chenille ?  
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane,  
Noierons-nous ce vieil ennemi,  
Destructeur et gourmand comme la courtisane,  
Patient comme la fourmi ?  
Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ?

Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,  
À cet esprit comblé d'angoisse  
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,  
Que le sabot du cheval froisse,  
Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

À cet agonisant que le loup déjà flaire  
Et que surveille le corbeau,  
À ce soldat brisé ! s'il faut qu'il désespère  
D'avoir sa croix et son tombeau ;  
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire !

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?  
Peut-on déchirer des ténèbres  
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,  
Sans astres, sans éclairs funèbres ?  
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge  
Est soufflée, est morte à jamais !  
Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge  
Les martyrs d'un chemin mauvais !  
Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge !

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?  
Dis, connais-tu l'irrémissible ?  
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,  
À qui notre cœur sert de cible ?  
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite  
Notre âme, piteux monument,  
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,  
Par la base le bâtiment.  
L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !

— J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal  
Qu'enflammait l'orchestre sonore,  
Une fée allumer dans un ciel infernal  
Une miraculeuse aurore ;  
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être, qui n'était que lumière, or et gaze,  
Terrasser l'énorme Satan ;  
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,  
Est un théâtre où l'on attend  
Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

## X L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé çà et là par de brillants soleils ;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râteliers  
Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,  
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

## XCVIII L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,  
Au chant des instruments qui se brise au plafond  
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,  
Et promenant l'ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,  
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,  
Où les torches du soir allument une aurore,  
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !  
Le souvenir massif, royale et lourde tour,  
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,  
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?  
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,  
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,  
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,  
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;  
Beaux écrans sans bijoux, médaillons sans reliques,  
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?  
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

---

## À CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air  
Sont beaux comme un beau paysage ;  
Le rire joue en ton visage  
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles  
Est ébloui par la santé  
Qui jaillit comme une clarté  
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs  
Dont tu parsèmes tes toilettes  
Jettent dans l'esprit des poètes  
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème  
De ton esprit bariolé ;  
Folle dont je suis affolé,  
Je te hais autant que je t'aime !

Quelquefois dans un beau jardin  
Où je traînais mon atonie,  
J'ai senti, comme une ironie,  
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure  
Ont tant humilié mon cœur,  
Que j'ai puni sur une fleur  
L'insolence de la Nature.

Ainsi je voudrais, une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne,  
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !  
À travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma sœur !

Aucuns t'appelleront une caricature,  
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,  
L'élégance sans nom de l'humaine armature.  
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir,  
Éperonnant encor ta vivante carcasse,  
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,  
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,  
Et viens-tu demander au torrent des orgies  
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes !  
De l'antique douleur éternel alambic !  
À travers le treillis recourbé de tes côtes  
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie  
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;  
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie ?  
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts !

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,  
Exhale le vertige, et les danseurs prudents  
Ne contempleront pas sans d'amères nausées  
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,  
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?  
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?  
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :  
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,  
Vous sentez tous la mort ! Ô squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,  
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir  
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange  
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire  
En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,  
Mêle son ironie à ton insanité ! »

## XCVII DANSE MACABRE

À ERNEST CHRISTOPHE

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,  
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,  
Elle a la nonchalance et la désinvolture  
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?  
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,  
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince  
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,  
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,  
Défend pudiquement des lazzi ridicules  
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,  
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,  
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.  
Ô charme d'un néant follement attifé !

## CV LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère  
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux  
Où l'humanité grouille en ferments orageux ;

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,  
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,  
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  
Terrasse les méchants, relève les victimes,  
Et sous le firmament comme un dais suspendu  
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Éreintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,  
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux,  
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

## CVIII LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide !  
Sans mors, sans éperons, sans bride,  
Partons à cheval sur le vin  
Pour un ciel féérique et divin !

Comme deux anges que torture  
Une implacable calenture,  
Dans le bleu cristal du matin  
Suivons le mirage lointain !

Mollement balancés sur l'aile  
Du tourbillon intelligent,  
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,  
Nous fuirons sans repos ni trêves  
Vers le paradis de mes rêves !

## CIV L'ÂME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :  
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,  
De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;  
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe  
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches  
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?  
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,  
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;  
À ton fils je rendrai sa force et ses couleurs  
Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,  
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
6 Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

---

## **CXXII**

### **LA MORT DES PAUVRES**

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

À travers la tempête, et la neige, et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques  
Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,  
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

## **CXXIII**

### **LA MORT DES ARTISTES**

Combien faut-il de fois secouer mes grelots  
Et baiser ton front bas, morne caricature ?  
Pour piquer dans le but, de mystique nature,  
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?

Nous userons notre âme en de subtils complots,  
Et nous démolirons mainte lourde armature,  
Avant de contempler la grande Créature  
Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,  
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,  
Qui vont se martelant la poitrine et le front,

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !  
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,  
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !